Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

122 | 2015

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2013-2014)

Origines du christianisme

L'Apocalypse de Jean de Patmos

Conférences de l'année 2013-2014

Louis Painchaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1352>

DOI : 10.4000/asr.1352

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 235-238

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Louis Painchaud, « L'Apocalypse de Jean de Patmos », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 122 | 2015, mis en ligne le 10 septembre 2015, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1352> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1352>

Tous droits réservés : EPHE

L'Apocalypse de Jean de Patmos

Au cours de quatre interventions échelonnées du 15 mai au 5 juin, nous avons proposé un état de la recherche sur l'Apocalypse de Jean suivi d'un parcours en trois étapes au long duquel nous nous sommes arrêté aux messages adressés aux sept assemblées (Ap 2-3) ; à l'opposition entre la grande cité, Babylone, et la Jérusalem nouvelle ; et enfin aux deux bêtes (Ap 13) et aux deux témoins (Ap 11). Il ressort de ce parcours que si cette « Révélation de Jésus Christ » (Ap 1,1) est, depuis Irénée de Lyon, et sans doute avant lui, jusqu'aujourd'hui, transmise, reçue et interprétée comme un texte chrétien, c'est un texte judéen qu'a conçu le prophète Jean. Annonçant *post eventum* la ruine d'une Jérusalem souillée par sa prostitution avec les nations, et non celle de Rome, ainsi que la mort de la royauté et du sacerdoce anciens, il proclame une royauté et un sacerdoce nouveaux désormais exercés par le peuple des fidèles de Jésus Christ (Ap 1,5) et l'avènement de la Jérusalem nouvelle, épouse de l'Agneau vêtue de lin pur (Ap 19,8), cité sainte descendue du ciel au milieu de laquelle se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau (Ap 21,3), où n'entrera désormais nulle souillure (Ap 21,27).

La première séance a été consacrée aux questions introductives : l'évolution de la recherche au cours des dernières décennies, le texte et ses témoins, genre littéraire et composition, auteur et date. Du côté de l'interprétation critique, littéraire et historique, deux tendances lourdes ont émergé au cours du siècle dernier : d'une part, l'Apocalypse serait un texte composite, peu cohérent sur le plan doctrinal et littéraire, formé d'éléments judéens et d'éléments chrétiens ; d'autre part, elle serait essentiellement une réaction chrétienne à une persécution romaine réelle ou appréhendée et, au-delà, au système politique et financier impérial, voire, une dénonciation de tout impérialisme. Depuis le commentaire de Victorin de Poetovo jusqu'aujourd'hui, en effet, la bête de l'Apocalypse et la grande cité, Babylone, ont été interprétées comme faisant référence à Rome et à son empire persécuteur des chrétiens. À partir du XIX^e siècle toutefois, on a cru déceler dans ce texte des incohérences que l'on a attribuées soit à la christianisation d'une apocalypse judéenne, soit à l'insertion de fragments judéens dans un texte chrétien. Et si les progrès de la recherche historique ont permis de démontrer qu'il n'a pas existé de persécution des chrétiens en Asie mineure à la fin du premier siècle, on continue néanmoins de maintenir que ce texte développe une rhétorique de crise et de persécution appréhendée pour convaincre ses destinataires d'adopter la conduite qu'exige une fin des temps imminente. En marge de ce consensus toutefois, certains ont proposé que la grande cité, Babylone, désignait non pas Rome et son empire, mais bien

Jérusalem¹. Parallèlement à cette évolution on a mis récemment un accent croissant sur le caractère judéen de cette apocalypse.

En conclusion de cet état des lieux, nous avons annoncé une lecture de l'Apocalypse en clef judéenne, comme un texte adressé à des assemblées de disciples de l'Agneau en Asie mineure par un prophète judéen disciple de Jésus « le Vivant » (Ap 1, 18), qui ne se savait ou ne se voulait pas encore « chrétien »², sans doute d'origine palestinienne, en réaction à la chute de Jérusalem et de son Temple.

Concernant l'interprétation des messages aux assemblées (Ap 2-3), nous avons pris comme points de départ le premier motif d'exclusion de la Jérusalem nouvelle, soit la souillure rituelle (Ap 21,27), et le constat que la pureté constituait un véritable leitmotiv tout au long du texte. Nous avons donc proposé que l'éloge de la pauvreté (Ap 2, 9) et de la faiblesse (Ap 3, 8) des membres des assemblées de Smyrne et de Philadelphie invitait à voir, dans le blâme de mensonge et de blasphème adressé aux Judéens de ces mêmes cités (Ap 2, 9 ; 3,9), non pas la condamnation d'insultes ou de calomnies proférées par ceux-ci à l'endroit des chrétiens, voire des dénonciations auprès des autorités civiles, mais plutôt une condamnation implicite d'une richesse et d'une puissance, relatives sans doute, mais obtenues au prix de compromissions dans la cité inacceptables aux yeux du prophète parce que sources de souillure. Le peu d'espoir que semble entretenir celui-ci à l'égard des membres de l'assemblée de Laodicée, qui se dit riche (Ap 3, 17), va dans le même sens, et aussi la condamnation de la prophétesse de Thyatire (2, 20) et d'un prophète de Pergame (2, 14), qui semblent toutes viser un enseignement jugé laxiste concernant la consommation des viandes sacrifiées, comme aussi, peut-être, mais on n'en sait rien, celle de la doctrine d'un certain Nicolas (2, 15) et des œuvres de ses disciples (2, 6). De tout cela, il se dégage que pour le prophète Jean, la communauté idéale, assemblée (ἐκκλησία) ou congrégation (συναγωγή) judéenne, est celle dont les membres, fidèles de l'Agneau ou non, se gardent de toute souillure (Ap 3, 4) en adoptant une conduite qui les maintienne à l'écart de tout ce qui est « commun », c'est-à-dire souillé, κοινόν (21, 27). L'apostrophe adressée aux « faux Judéens » formant une congrégation de Satan (Ap 2, 9 ; 3, 9) n'exprime donc ni un sentiment « anti-juif » chez Jean, ni un antagonisme entre « juifs et chrétiens », distinction qu'ignore, ou s'il la connaît, que refuse le prophète de Patmos, mais une condamnation de la compromission des Judéens de Smyrne et de Philadelphie, comme celle de certains fidèles de l'Agneau à Pergame et à Thyatire, à Sardes et à Laodicée, avec la société gréco-romaine.

1. On mentionnera le commentaire de J. MASSYNGBERDE FORD, *Revelation*, Garden City (NY) 1975 ; E. CORSINI, *Apocalisse prima e doppio*, Turin, 1980 et *L'Apocalypse maintenant*, Paris 1984 ; E. LUPIERI, *L'Apocalisse di Giovanni*, Milan 1998 et *A Commentary on the Apocalypse of John*, Grand Rapids (MI) 2006. On peut se référer pour un survol jusqu'en 2006 à G. BIGUZZI, « Is the Babylon of Revelation Rome or Jerusalem ? » *Biblica* 87 (2006), p. 371-386, dont nous ne partageons toutefois pas les opinions. Cette lecture est encore défendue récemment par D. TRIPALDI, *Apocalisse di Giovanni*, Rome 2012.

2. Le prophète Jean n'utilise pas le terme « chrétien » (χριστιανός) pourtant connu de l'auteur de la *Prima Petri* (1 P 4,16) adressée aux « élus » d'Asie mineure (1 P 1, 1) et vraisemblablement contemporaine de la composition de l'Apocalypse.

La « cité », la grande cité, que l'on appelle « Sodome et Égypte », là même où leur Seigneur a été crucifié » (Ap 11, 8), Babylone, la Jérusalem nouvelle et l'ancienne, jamais ainsi nommée, tous ces vocables ne désignent pas deux cités, Rome et Jérusalem, mais une seule³. En effet, la revue systématique de toutes les occurrences de la « cité » ou de la « grande cité » dans l'Apocalypse nous a mené à la conclusion que l'ancienne Jérusalem était désignée non seulement par la cité dans laquelle la bête a tué les deux témoins et où le Seigneur a été crucifié (Ap 11, 8), mais aussi par la « prostituée avec les rois de la terre », pleine de ses abominations (Ap 17), qui a enrichi les marchands de la terre par son luxe (Ap 18, 3)⁴, dont le châtiment par le feu (Ap 18, 8) – celui réservé à la fille d'un prêtre qui se prostitue (Lv 21, 9) –, était nécessaire pour faire place à l'épouse, la Jérusalem nouvelle, descendue du ciel (Ap 19). Cette lecture, que partagent, avec des nuances, Massyngberde Ford, Corsini, Lupieri et Tripaldi, fait disparaître la plupart des supposées incohérences du texte et mène à lire la description de la chute de Babylone au ch. 18 non pas comme une annonce de la chute prochaine de Rome et de son empire, mais comme une prophétie *post eventum* de la prise de Jérusalem, en 70, utilisant un procédé d'antidatation dont le séjour de Jean à Patmos (1, 8) et l'allusion à un sixième roi régnant (17, 10), sont les indices chronologiques donnés au lecteur⁵. Donnant ainsi la révélation reçue comme précédant la chute de Jérusalem, le prophète authentifie un message qu'il a sans doute rédigé peu après, encore tout imprégné et bouleversé du drame récent.

Nous avons consacré notre dernière intervention aux deux bêtes du chapitre 13 et aux deux témoins du chapitre 11 pour proposer que le fameux chiffre de la bête, 666, est non pas le chiffre d'un homme, qu'il faudrait chercher à identifier, mais un chiffre d'homme, c'est-à-dire un chiffre humain (13, 18). Obtenu vraisemblablement par gématrie sur le mot grec θηρίον transcrit en caractères hébreux, il a pour fonction non pas de désigner Néron César, une hypothèse fragile sur laquelle on a trop construit depuis le XIX^e siècle, ni aucune autre figure historique ou mythique, mais de renvoyer le lecteur, par analogie verbale (*gezerah shawah*), à la seule mention assurée du nombre 666 dans les Écritures (1 R 10, 11 mais peut-être aussi Esd 2, 13). En effet, venues successivement de la mer (Ap 13, 1) et de la terre (Ap 13, 11), ces deux bêtes, qui en réalité n'en font qu'une, représentent la souillure originelle du Temple de Jérusalem depuis sa construction initiale avec l'aide maritime de Hiram roi de Tyr (1 R 5, 11-11, 13) par Salomon, et peut-être sa reconstruction par Zorobabel et Josué sous les ordres de Cyrus et de Darius, grâce au trésor venu de Babylone (Esd 1-8). Telle est la fonction du chiffre de la bête, 666, un renvoi à la construction du Temple et à la double souillure de la royauté et du sacerdoce à travers un roi Salomon déchu ayant accumulé chevaux, or et femmes étrangères

3. Voir encore l'article de J. MASSYNGBERDE FORD, « The Heavenly Jerusalem and Orthodox Judaism », dans E. Bammel, C. K. Barrett, W.D. Davies (éd.) *Donum Gentilicium. New Testament Studies in Honour of David Daube*, Oxford 1978, p. 215-226.

4. I. W. Provan, « Foul Spirits, Fornication and Finance: Revelation 18 from an Old Testament Perspective », *Journal for the Study of the New Testament* 64 (1996), p. 81-100.

5. Les difficultés soulevées par l'interprétation de cette référence chronologique sont sans doute dues à l'incompréhension de sa fonction d'anti-datation de la prophétie.

(1 R 10,14.25-29; 11 voir aussi Si 47, 18-19 et Dt 7, 15-17) et à travers les fils des prêtres qui se souillèrent avec des femmes étrangères (Esd 9-10), une souillure sans cesse renouvelée par les compromissions de la royauté et du sacerdoce avec les pouvoirs étrangers, y compris, dans les derniers temps, avec le pouvoir romain, dernière incarnation de la bête.

C'est aussi au livre d'Esdras que renvoient ultimement les deux « témoins » (Ap 11, 3) du chapitre 11 tués par la bête dans la grande cité, qui sont assimilés aux deux oliviers qui se tiennent auprès du Seigneur. D'après Za 4, ces deux témoins sont Zorababel, de lignée davidique, et Josué de lignée lévitique (Esd 2, 1-2 ; 5, 1-2). Ces deux « témoins », que le texte ne dit pas « fidèles », incarnent royauté et sacerdoce anciens – et aussi le prophétisme ancien à travers les allusions à Élie et à Moïse, dont le texte évoque les prodiges. Paradoxalement, et c'est là le plus important, leur mort est encore à venir (Ap 11, 7-10), alors qu'ils sont néanmoins déjà ressuscités et montés au ciel (Ap 11, 11-12). Cette aporie, qui n'en est pas une, ne résulte ni d'une maladresse de l'auteur ni d'une interpolation chrétienne. Simplement, elle signale que royauté et sacerdoce anciens, dont la chute de Jérusalem en septembre 70 marquera la fin, étaient déjà renouvelés dans la résurrection et l'élévation au ciel de Jésus, double Messie royal et sacerdotal, lui aussi « témoin », mais fidèle (Ap 1, 5), qui a fait des siens une royauté et des prêtres (Ap 1, 6 ; 5,10).

Il ressort au terme de ce parcours que l'Apocalypse de Jean est pour le fond un texte extrêmement cohérent, tout imprégné de symbolique et d'idéologie sacerdotales, se présentant comme une révélation de Jésus Christ annonçant la chute de Jérusalem et de son Temple souillés, de sa royauté et de son sacerdoce impurs, pour faire place à une royauté et un sacerdoce renouvelés exercés par des disciples purs de toute souillure dans une Jérusalem nouvelle. Il en ressort également sur le plan de la forme, que si la violence des images et la véhémence du ton s'expliquent sans doute par une situation de crise, il ne s'agit nullement d'un artifice rhétorique déployé par un prophète chrétien appréhendant l'imminence d'une persécution par Rome, mais d'une crise bien réelle, sans doute profondément vécue et ressentie, par un prophète judéen disciple de Jésus de Nazareth, devant la catastrophe de 70, dont il avait peut-être été le témoin direct. Il en ressort enfin que la chute de Jérusalem et de son Temple a sans doute eu sur le développement du mouvement chrétien, dans certaines de ses formes initiales, une influence que l'on a peut-être tendance à sous-estimer.